

«Partout des mœurs françaises»

LES UNIVERSITÉS DE GAND ET DE LIÈGE FÊTENT
LEUR BICENTENAIRE

47

Le paysage universitaire belge est le résultat d'une longue période de tensions philosophiques et régionales. La *Katholieke Universiteit Leuven*, située à Louvain en Flandre, et l'Université catholique de Louvain, basée à Louvain-la-Neuve en Wallonie, constituent des pendants linguistiques issus de la scission de l'université louvaniste en 1968. Un binôme assez similaire se compose de l'Université libre de Bruxelles et de la *Vrije Universiteit Brussel*, auxquelles la *Katholieke Universiteit Brussel* s'est longtemps opposée sur le plan idéologique. Par ailleurs, la *Katholieke Universiteit Leuven* et son campus de Courtrai entretiennent des rapports de mère à fille.

Une liaison moins connue est celle qui unit l'université de Gand à l'université de Liège. Jusqu'à l'expansion universitaire dans les années 1960, elles formaient les deux universités d'État en Belgique, face aux deux universités libres fondées par les catholiques et les libres-penseurs peu après 1830 au nom de la liberté d'enseignement inscrite dans la Constitution. Gand et Liège devaient maintenir l'équilibre avec Louvain et Bruxelles, leur neutralité garantissant le *statu quo*.

Le roi Guillaume I^{er}

L'histoire commune de Gand et de Liège remonte cependant à une date antérieure. Les deux universités furent fondées en 1817, peu après la création du Royaume-Uni des Pays-Bas¹. Guillaume I^{er} devait, lui aussi, rétablir des équilibres. En raison des «siècles d'infidélité» entre le Sud et le Nord qui avaient suivi la chute d'Anvers (en 1585), il n'était pas simple de restaurer l'unité des Pays-Bas. Les deux parties du pays nouvellement constitué par Guillaume I^{er} avaient connu une évolution distincte: le Sud (*grosso modo* la Belgique actuelle), devenu francophone et catholique, avait été occupé par différentes puissances étrangères. Le Nord protestant (*grosso modo* les Pays-Bas actuels), dont le siècle d'or (le XVII^e siècle) était déjà lointain, restait toutefois une nation commerçante à la tradition bien ancrée.

Sur le plan économique, les possibilités ne faisaient certainement pas défaut. L'industrie qui était en train de se développer dans le Sud, avec le groupe sidérurgique fon-



Matheus Ignatius van Bree

De plechtige installatie van de Universiteit van Gent door de prins van Oranje in de troonzaal van het stadhuis op 9 oktober 1817 (L'installation solennelle de l'université de Gand par le prince d'Orange dans la salle du trône de l'hôtel de ville le 9 octobre 1817), huile sur panneau, 52 x 66, entre 1817 et 1830, collection «Rijksmuseum», Amsterdam.

dé par John Cockerill dans le bassin de la Meuse et l'industrie textile à Gand, s'avérait complémentaire par rapport aux débouchés coloniaux et au savoir-faire logistique du Nord. Sur le plan culturel, la situation était plus complexe. Le nouvel État, né de la volonté des grandes puissances au congrès de Vienne, parviendrait-il à former une unité culturelle en dépit des différences confessionnelles et linguistiques? Déjà à l'époque (!), Guillaume I^{er} considérait la langue et l'enseignement comme les principaux leviers pour atteindre son objectif de forger une nation et de rapprocher entre eux ses sujets. Dans le premier de ces domaines, il allait introduire le néerlandais comme langue nationale en publiant plusieurs arrêtés linguistiques, créant ainsi un contexte favorable pour la propagation de cette langue dans les provinces wallonnes. Le but ultime de Guillaume I^{er} était de réaliser l'unité linguistique - avec le néerlandais comme unique langue nationale - en vue d'asseoir l'unité de son royaume. Dans le domaine de l'enseignement supérieur, la même politique fut menée grâce à une répartition équilibrée des universités: trois dans le Nord et trois dans le Sud. Le 25 septembre 1816, le roi proclamait la fondation de ces trois dernières dans son *Reglement op de inrigting van het Hooger Onderwijs in de Zuidelijke Provinciën van het Koninkrijk der Nederlanden* (Règlement de l'organisation de l'enseignement supérieur dans les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas). L'article 8 précisait: «Ces universités seront établies à *Louvain, Gand et Liège.*» Pour Louvain, cela signifiait une refondation de l'ancienne université supprimée en 1797, tandis que Gand et Liège faisaient pratiquement leurs premiers pas dans l'enseignement supérieur.

L'article 18 du même règlement déterminait la langue de l'enseignement supérieur. Assez singulièrement, celle-ci était le latin. Étant donné que le néerlandais n'était pas encore suffisamment maîtrisé dans les provinces méridionales et que l'on souhaitait

endiguer l'emploi du français, Guillaume I^{er} opta pour l'espéranto de l'époque. Un autre argument en faveur du latin était qu'il permettait de veiller à la qualité de l'enseignement supérieur en imposant sa connaissance comme condition d'inscription. Dans la pratique, le latin obligatoire allait toutefois transformer la fréquentation quotidienne entre étudiants et professeurs en vraie tour de Babel. Qui plus est, on considérait déjà à l'époque que son emploi dans les sciences était un anachronisme.

Un atout supplémentaire dont Guillaume I^{er} disposait pour mettre en œuvre sa politique de l'enseignement supérieur était son pouvoir de nommer les professeurs et de constituer les nouveaux corps académiques. En vue de stimuler la langue et la culture néerlandaises, il veilla à faire engager des professeurs «hollandais» dans le Sud, à savoir aux chaires de littérature néerlandaise, des cours qui ne devaient d'ailleurs pas être donnés en latin. Les hommes de lettres Johannes Matthias Schrant et Johannes Kinker partirent ainsi enseigner à Gand et à Liège, tandis que différents «Hollandais» succédaient à cette chaire à Louvain. Outre leur mission dans l'enseignement supérieur, ces professeurs jouèrent, en ambassadeurs de la langue et de la culture néerlandaises, un rôle éclairé dans la vie sociale de ces villes.

J.M. Schrant à Gand

Lors de sa première visite à Gand en juillet 1817, peu avant sa nomination comme professeur de littérature néerlandaise, J.M. Schrant note: «Partout des mœurs françaises, partout des préjugés contre nos Lettres. Quelle énorme différence à cet égard entre le Nord et le Sud!» Le choix de Schrant doit être compris comme une tentative délibérée de changer cette situation. Les autorités espèrent avoir trouvé en ce catholique du Nord, qui a d'ailleurs reçu une formation de prêtre, un candidat acceptable. Il est rejoint en 1825 par un autre «Hollandais», Johan Rudolf Thorbecke, nommé à la chaire des sciences politiques et diplomatiques. Jacob Kesteloot fait quant à lui figure de personne de confiance au sein du corps professoral, créant des ponts entre les différents groupes et nationalités. Ce médecin originaire des provinces méridionales, mais ayant séjourné longtemps à La Haye, pratique la littérature de langue néerlandaise par amour de la langue.

Schrant, Kesteloot et dans une moindre mesure Thorbecke vont s'employer, pendant la période du Royaume-Uni des Pays-Bas, à diffuser la langue et la culture néerlandaises à l'université de Gand et dans les cercles proches de celle-ci. Le fait que la plupart des étudiants n'ont pas pratiqué le néerlandais à la maison ou à l'école entrave considérablement leur enseignement. Il n'empêche que leurs cours sont fréquentés par plusieurs futurs chefs de file du mouvement flamand.

En dehors de leur mission d'enseignement, sur le terrain du «service à la société», ces professeurs cherchent à nouer des liens avec le monde associatif. Depuis 1448, la ville de Gand abrite une chambre de rhétorique, *De Fonteyne*, recrée en 1812 après une période d'inactivité durant la Révolution française. Elle compte quatre sections, chacune dédiée à la préservation, à l'approfondissement et à la propagation de la langue et de la culture néerlandaises. Schrant devient à la fois président de la première section «linguistique et littérature» et aumônier de la société. Kesteloot, nommé quant à lui administrateur, donne des conférences et introduit plusieurs collègues (notamment deux philologues classiques et un biologiste).



En 1821, Schrant fonde une nouvelle société littéraire, à laquelle le corps professoral participera aussi dans une large mesure. Baptisée *Regat Prudentia Vires*², cette société se fixe pour but de soustraire «une langue aussi riche et belle que la nôtre à son état de profonde humiliation».

À cette fin, les membres se réunissent chaque semaine dans la bibliothèque de l'université. De nouvelles œuvres littéraires y sont présentées, notamment par le poète Prudens Van Duyse. On y organise en outre des conférences historico-culturelles. Ainsi, en 1826, le vice-président Kesteloot prononce un *Hulde aan Gerardus van Swieten* (Hommage à Gerardus van Swieten), où il fait état de l'amour fraternel (*broedermin*) qui règne sous Guillaume I^{er}: «Tous, nous sommes les membres d'une seule famille». Peu après son arrivée à Gand en 1825, Thorbecke adhère aussi à la société: il y donne deux conférences et rejoint le comité de direction en 1829. Par contre, sa tentative de créer un *Nederduitsch Journaal* (Revue néerlandaise) échoue.

Regat Prudentia Vires contribuera à l'éclosion d'une nouvelle génération de *taalminnaren* ou défenseurs de la langue néerlandaise, dont les coryphées seront Jan Frans Willems, Ferdinand Augustijn Snellaert et Prudens Van Duyse.

J. Kinker à Liège

L'université de Liège ouvre ses portes le 25 septembre 1817³. Guillaume I^{er} a choisi cette ville de province en raison du centre industriel qui y est établi. Par ailleurs, Napoléon y avait installé une Université impériale en 1808, créant ainsi un précédent.

Cinq «Hollandais» font partie du corps professoral à dimension internationale, composé d'Allemands, de Français et de Néerlandais du Nord et du Sud. Mais c'est surtout le professeur de littérature nationale et d'éloquence, Johannes Kinker, qui jouera un rôle semblable à celui de Schrant, Thorbecke et Kesteloot en matière de politique culturelle. Il se heurte toutefois à de plus fortes résistances que ses confrères gantois. Philosophe éclairé, kantien, franc-maçon et protestant, Kinker bute sur l'opposition des milieux catholiques dominants. À l'exception de quelques Limbourgeois, ses étudiants ne sont pas des Flamands francophones, comme à Gand, mais des Wallons de souche, par conséquent encore plus fermés à la langue néerlandaise qu'il est censé leur enseigner. En 1818, il écrit à un ami: «Je donne cours à 36 étudiants, dont 8 ou 9 comprennent parfaitement le hollandais, 4 ou 5 à moitié, mais le reste pas un mot; de sorte que, en contradiction avec la doctrine évangélique, je dois mesurer avec trois étalons différents». Poète, dramaturge et savant d'envergure, Kinker est contraint dans la pratique d'inculquer les rudiments de la langue à ses étudiants. Plus l'opposition à la politique linguistique menée par Guillaume I^{er} grandit dans les années 1820, moins ses cours sont fréquentés, ce qui le rend encore plus malheureux.

Dans sa carrière professorale, Kinker trouve cependant un certain réconfort auprès du groupe restreint de ses meilleurs étudiants, avec lequel il crée «une sorte de société littéraire» baptisée *Tandem*. En 1822, la société compte neuf membres. Ceux-ci mènent des conversations en néerlandais, réalisent des exercices d'éloquence et cultivent «de bons sentiments envers le Souverain, la Patrie et la langue nationale». Mais *Tandem* est aussi un lieu de sociabilité: on y lit des œuvres littéraires, notamment de la plume de Kinker lui-même, on discute de thèmes de société, écoute du piano et participe à des excursions. À l'instar de *Regat Prudentia Vires*, *Tandem* formera des chefs de file, tels que les hommes d'État Lucien Jottrand et Jean-Baptiste Nothomb.

La prédiction de Thorbecke

À l'été 1830, la révolution belge sonne la dernière heure des professeurs «hollandais». Kinker est arrêté le 1^{er} octobre par les révolutionnaires. Échangé peu après contre un prisonnier liégeois, il quitte définitivement le Sud. Durant la même période, Thorbecke s'enfuit à Leyde. À son départ de Gand, il prédit dans une lettre adressée à ses parents que «l'esprit français et la langue française reprendront le dessus dans ces contrées».

L'histoire lui donnera raison. En 1835, le législateur belge réorganise les universités de Gand et de Liège en instituant une seule langue d'instruction: le français. Les deux centres d'enseignement supérieur connaîtront désormais le même développement institutionnel. En tant qu'universités neutres, elles font pendant au Louvain catholique et au Bruxelles libre-penseur. Autrement dit, la principale tension sur le terrain de l'enseignement supérieur est désormais de nature philosophique. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que le mouvement flamand aura pris suffisamment d'ampleur pour pouvoir exiger la création d'une université néerlandophone et faire ainsi vibrer la corde communautaire. Il est curieux de constater que, un siècle après Guillaume I^{er}, l'enseignement supérieur est de nouveau considéré comme un vecteur d'émancipation de la langue et, par tant, du peuple. On estime en effet que l'enseignement supérieur dans la langue vernaculaire conduira automatiquement à l'édification du peuple, du fait que les avocats, méde-

cins et autres ingénieurs néerlandophones contribueront à la transmission de la langue et de la culture aux couches inférieures et à l'essor d'une culture scientifique en néerlandais. Guillaume I^{er} tablait sur l'enseignement supérieur pour pouvoir unifier le Nord et le Sud malgré leurs différences; le mouvement flamand plaide quant à lui pour la néerlandisation de l'enseignement supérieur en vue de réaliser la sous-nation flamande.

Université francophone établie dans une ville flamande (comptant toutefois une élite majoritairement francophone), l'université de Gand se retrouve au cœur de la tourmente. Dans la période qui précède et qui suit la Première Guerre mondiale, le mouvement flamand organise un feu roulant de meetings, motions, manifestations, protestations de rue et actions parlementaires pour exiger la néerlandisation de Gand. Les élites francophones, fédérées dans le mouvement «Gand français», plaident en faveur du bilinguisme de la Flandre et du maintien du français en tant que langue des sciences et de la culture. À l'idée de sous-nation flamande, ils opposent l'unicité de la Belgique, un mélange singulier d'éléments wallons et flamands, dont la langue française commune serait le ciment.

Le mouvement flamand obtiendra gain de cause. En 1930, cent ans après la fondation de la Belgique, une loi fait du néerlandais l'unique langue utilisée à l'université de Gand. August Vermeylen, l'un des chefs de file du combat pour l'émancipation de la Flandre et professeur à Gand depuis 1923, devient le premier recteur de l'université flamandisée. Dorénavant, la Belgique possède une université d'État francophone à Liège et une autre néerlandophone à Gand, tandis que les deux universités libres restent (pour l'instant) francophones.

Bicentenaire 1817-2017

Cette année, les communautés universitaires de Liège et de Gand célèbrent leur bicentenaire. À cette occasion, les anciennes universités d'État - qui ont cessé de l'être respectivement en 1989 et en 1991 - organisent des festivités conjointes. Les chœurs et orchestres des deux universités ont donné un concert exceptionnel en mai 2017 au centre culturel Bozar à Bruxelles sous le titre *Uni Ducenti*. Le programme inclut aussi une randonnée cycliste Gand-Liège (appelée en néerlandais *Willem I-fietstocht*) faisant exactement deux cents kilomètres. Louvain, la troisième ville à devenir le siège d'une université en 1817, ne participe pas aux célébrations; elle se focalise sur la date beaucoup plus ancienne de sa première fondation (1425) et se prépare à fêter ses six cents ans dans quelques années. Qui plus est, elle a connu un parcours différent de Liège et Gand depuis qu'elle est devenue une université libre en 1835.

Parallèlement à ces célébrations universitaires, le débat sur la langue et l'enseignement, ainsi que sur leur rôle de ciment de la nation, connaît aujourd'hui une sorte de troisième voie avec la montée en puissance de l'anglais. En raison de l'internationalisation des sciences et de l'afflux croissant d'étudiants, chercheurs et professeurs parlant une autre langue, l'abandon du néerlandais au profit de l'anglais semble inéluctable à l'avenir. Mais un changement inconsidéré et trop radical de langue dans l'enseignement, tel qu'il semble se produire actuellement, fait fi des enseignements du Royaume-Uni des Pays-Bas et de la querelle linguistique de l'entre-deux-guerres, à savoir l'impact social important généré par le choix de la langue dans l'enseignement supérieur. Si «la

langue est tout le peuple», comme le formulait jadis Prudens Van Duyse dans l'un de ses poèmes, l'anglicisation pourrait encore élargir le fossé entre l'élite cultivée et le peuple, entre l'université et la société⁴.

Ruben Mantels

Historien attaché à l'«Universiteit Gent» et à la «Vrije Universiteit Brussel».

ruben.mantels@ugent.be

Traduit du néerlandais par Pierre Lambert.

Le 6 octobre 2017, le département de littérature néerlandaise de l'université de Liège organisera le colloque «Entre union et morcellement : langue, culture et politique au Royaume-Uni des Pays-Bas». Il aura lieu dans la salle académique (7, place du XX Août) et sera accompagné d'une exposition de photos prises par le photographe Michiel Hendryckx, à la demande de «Ons Erfdeel vzw», pour le livre *Het (on)Verenigd Koninkrijk. Een politiek experiment in de Lage Landen. 1815-1830* (Le Royaume-(dés)Uni. Une expérience politique dans les Plats Pays, Rekkem, 2015).

53

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, n° 3, 2015, pp. 55-60 et *Het (on)Verenigd Koninkrijk. Een politiek experiment in de Lage Landen. 1815-1830* (Le Royaume-(dés)Uni. Une expérience politique dans les Plats Pays), Ons Erfdeel vzw, Rekkem, 2015.
- 2 Voir HANS VANACKER, «Regat Prudentia Vires: een kwantitatief ledenonderzoek van een taal- en letterkundig genootschap uit het Verenigd Koninkrijk» (Regat Prudentia Vires: une étude quantitative des membres d'une société de langue et littérature au Royaume-Uni), in *Wetenschappelijke Tijdingen*, XLVII, n° 2, 1988, pp. 65-88.
- 3 Sur l'histoire du département de néerlandais à l'université de Liège, voir GUY JANSSENS & KRIS STEYAERT, *Tweehonderd jaar neerlandistiek aan de université de Liège* (Deux siècles de langue et littérature néerlandaises à l'université de Liège), Acco, Louvain / La Haye, 2014.
- 4 Sur l'anglicisation de l'enseignement supérieur, plus précisément aux Pays-Bas, voir *Septentrion*, XLIV, n° 4, 2015, pp. 31-37.